

Sarah Epstein

DEEP WATER

TOUS les
CRIMINELS
ont des amis
d'enfance

bayard

DEEP
WATER

Sarah Epstein est autrice et illustratrice. Elle a grandi dans la banlieue de Sydney et vit à présent à Melbourne avec son mari et ses deux garçons. Elle écrit des thrillers psychologiques pour jeunes adultes et a remporté un grand nombre de récompenses prestigieuses.

*Pour Pat, ma maman qui m'a transmis l'amour de la lecture
et pour Roy, feu mon papa, qui m'a montré
comment vivre sa passion.*

Ouvrage initialement publié en 2020 en langue anglaise
par Allen & Unwin, Australie, sous le titre : *DeepWater*

© 2020, Sarah Epstein pour le texte
© 2022, Bayard Éditions pour la traduction
18, rue Barbès, 92128 Montrouge Cedex
ISBN : 979-1-0363-2534-2
Dépôt légal : mars 2022

Loi n° 49-956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse.
Tous droits réservés. Reproduction, même partielle, interdite.

Sarah Epstein

DEEP WATER

Traduit de l'anglais (Australie)
par Anath Riveline

bayard

1

CHLOÉ Maintenant

C'est d'abord dans les égouts qu'ils ont cherché Henry. Ensuite, ils ont ratissé les berges en crue du bassin de retenue. La veille, un orage d'une violence exceptionnelle s'était abattu sur la région. En une demi-heure, il s'était déversé plus de pluie et de grêle qu'en deux mois. Les arbres avaient été dépouillés de leurs branches et les caniveaux s'étaient transformés en torrents. Des plaques de tôle ondulée avaient été arrachées du toit de la poste et une coulée de boue avait ravagé la même portion du bois de Cutler Bend que le feu de brousse l'année précédente.

Une nuit pareille à un monstre impitoyable qui avale tout sur son passage pour en faire de la bouillie. Aucun d'entre nous ne voulait imaginer Henry coincé entre ses mâchoires.

On a frappé à toutes les portes et interrogé tous les commerçants. On est allés à la bibliothèque et jusqu'à

son lieu de pêche préféré. Ce n'est qu'en début d'après-midi que quelqu'un est tombé sur son VTT boueux dans la salle d'attente de la gare. Il tenait debout sur sa béquille, et sa roue de devant, tournée sur le côté, semblait nous narguer, comme pour dire : « Il vous en aura fallu du temps ! » Au début, on a soufflé, soulagés qu'Henry ait réussi à atteindre la gare indemne. Il avait dû prendre le dernier train de la veille, ou l'un des premiers du matin. Dans quelques heures, il serait de retour.

Mais les heures sont devenues des jours.

Les jours, des semaines.

Et maintenant, ces semaines s'éternisent et deviennent des mois.

Depuis janvier, je n'ai pas arrêté de faire des recherches sur le sujet. Il y a des gens qui disparaissent de leur plein gré, pour fuir ou parce qu'ils ont besoin de temps pour eux ; et d'autres qui ne l'ont pas voulu, mais ont eu un accident ou souffrent d'une maladie mentale. Et il y a aussi les disparitions forcées, comme les enlèvements ou les meurtres.

En Australie, quand une personne n'est pas retrouvée après plus de trois mois, on parle de disparition de longue durée. Henry a disparu depuis deux mois et trente jours.

Demain, il entrera dans cette catégorie.

Et vendredi prochain, il aura quatorze ans.

Avant tout ça, je n'avais jamais vraiment réfléchi à ce qui se passe quand un adolescent disparaît. La plupart des jeunes dont on entend parler sur les réseaux sociaux

reviennent après quelques jours, en général pas très frais, et ils ont plutôt intérêt à s'expliquer sur leur absence. Avant, j'étais juste un peu curieuse de comprendre ce qui les avait poussés à s'enfuir, sans trop chercher à savoir ce qu'ils pouvaient faire entre leur départ et leur retour. Pour moi, c'était une espèce de trou noir.

Maintenant, je ne pense qu'à ça.

Où est-ce qu'ils dorment ? Est-ce qu'ils ont assez chaud ? Est-ce qu'ils ont de quoi se payer à manger ? Est-ce qu'ils peuvent se doucher, se brosser les dents ? Est-ce qu'ils arrivent à s'endormir facilement ou est-ce qu'ils restent éveillés dans le noir, accablés par leur solitude ?

Sur un site, j'ai lu qu'une personne disparue a pu être « victime de circonstances malencontreuses ». Drôle de façon de présenter la chose. Genre « pas de chance quand même, on sort prendre l'air et paf ! » Ça me rappelle une conversation que j'ai eue avec Henry quelques mois avant sa disparition. On était à la gare, sur le quai de Bridge Road, et il suivait des yeux un train qui s'éloignait vers Sydney.

– Quand je m'en irai, je ne ferai pas comme toi. Je ne reviendrai pas tout le temps. Moi, ce sera pour de bon.

Il a dit ça, comme si j'avais le choix. Depuis que le mariage de mes parents a implosé, il y a des années, je suis comme une balle qu'on se renvoie par-dessus un filet. Mon père a accepté toutes les conditions que lui a imposées maman, parce qu'il ne voulait pas qu'on finisse au tribunal.

J'ai levé la tête de la roue que je regonflais.

– Mais t’es chez toi, ici. Elle ne va pas te manquer, ta maison ?

– Non, a-t-il répondu en haussant les épaules. Parfois quand je me balade à vélo, j’ai envie de rouler loin sans m’arrêter et sans regarder en arrière.

Il a passé une main dans ses cheveux, avant d’enfoncer sur son crâne sa casquette des Lucky-7, plongeant son visage dans l’ombre.

– Tu sais, les vieux films en noir et blanc qu’uncle Bernie adore ?

– Les westerns ?

– Ouais. On voit toujours le cow-boy s’en aller sur son cheval dans le crépuscule. Les gosses se rassemblent à la lisière de la ville pour le regarder devenir un minuscule point à l’horizon. En un clin d’œil, il est parti, ils savent qu’il ne reviendra plus.

– Mmmh.

– Ce sera moi.

Je l’écoutais d’une oreille distraite à l’époque. J’ai dû rire ou changer de sujet, sans m’y attarder.

En un clin d’œil, Henry.

Maintenant, tu es parti.

Je longe la salle d’attente de la gare et tourne autour de la zone où le VTT a été retrouvé. Des équipes de nettoyage ont dû balayer régulièrement le sol bétonné depuis et même passer la serpillière ou le tuyau d’arrosage. Toute trace d’Henry a été lessivée, essorée comme notre réserve naturelle des Shallows après la tempête.

Je ne sens pas sa présence ici. Pas d'une façon paranormale ou métaphysique, je ne crois pas à tout ça. Je crois aux faits, aux indices, aux preuves tangibles, et à l'importance d'assembler toutes les pièces entre elles. Et je crois à l'instinct. Là, maintenant, je n'arrive pas à imaginer ses empreintes de pas humides sur le quai, pas plus qu'à admettre qu'il se soit enfui. Il est comme mon frère. Il ne serait pas parti pour toujours sans me dire au revoir.

Mais c'est peut-être la culpabilité qui parle...

Sur le bord du quai, je regarde les rails dans les deux directions. Un petit lézard se sauve d'un wagon-lit en bois pour filer vers une touffe d'herbe morte. Cet après-midi, le ciel est lourd et couvert. Les yeux fermés, je visualise dans mon esprit l'obscurité totale de cette nuit de janvier, les arbres agités, la pluie cinglante. Des rafales assourdissantes frappaient les immeubles et s'introduisaient dans les fissures en gémissant comme des suppliciés. Je sais pourquoi, moi, j'ai pris le risque de sortir par ce temps, mais Henry ? Qu'est-ce qui lui est passé par la tête ? Quel désespoir l'a poussé à tenter sa chance dehors, à monter dans un train et quitter tout ce qu'il avait toujours connu ?

– Bonjour, me salue soudain une voix derrière moi.

Je fais volte-face. Un vieux monsieur avance dans ma direction. Une main sur la visière de sa casquette, il ne semble pas me reconnaître, même si, depuis que j'ai six ans, je lui souris toujours quand je le croise dans la rue.

– Bonjour, monsieur Milburn. C'est moi, Chloé Baxter.

Il s'arrête et lève la tête pour m'examiner à travers ses verres à double foyer. Il met plusieurs secondes à faire correspondre l'image de l'ado de seize ans partie il y a quelques mois, à celle qu'il a devant les yeux. C'est au mouvement fugace de ses sourcils que je vois le moment où il fait le lien. Il a remarqué ma nouvelle coupe terne et courte à la place de mes longs cheveux blond foncé. J'ai aussi perdu mon bronzage estival, retrouvé mon teint blafard et troqué ma robe fleurie contre un jean et un tee-shirt noirs. M. Milburn ne répond pas. Eh oui, c'est comme ça dans les Shallows. On fait semblant de s'occuper uniquement de ses affaires et on ne dit rien en face. Bien sûr, dès qu'on organise un vide-grenier ou un barbecue, la petite ville prend des allures de joyeuse communauté, mais en cas de problème, il n'y a plus personne.

– Je peux vous donner quelque chose ? dis-je à M. Milburn en retournant vers ma valise à côté de l'entrée de la gare.

Je prends une pochette dans le compartiment extérieur et en sors une feuille de papier. Les mots PORTÉ DISPARU s'étalent au-dessus d'une grande photo d'Henry en couleur. Depuis des semaines, des mois, je placarde ces affiches sur les murs de toutes les gares et de tous les centres commerciaux de Sydney.

Avez-vous vu Henry Weaver, treize ans ? De type caucasien, 1,53 m, mince, yeux bleus, cheveux châtain clair. Il porte sans doute une casquette de baseball verte et des baskets noires, avec un sac à dos bleu foncé et jaune.

– Pourriez-vous en coller une au bowling? J'en ai fait de nouvelles, avec une autre photo.

M. Milburn pince les lèvres. Avant la mort de sa femme, il habitait tout près des Weaver. Il connaît Henry et Mason, son grand frère. Il connaît leur mère.

Mais, après tout, qui ne les connaît pas dans cette ville?

Quand il accepte enfin de prendre le papier avec sa main grêlée de taches brunes, il inspecte la photo d'Henry et la description en dessous.

Henry a été vu pour la dernière fois dans les Shallows (Hautes Terres du Sud – État de la Nouvelle-Galles du Sud), le soir du 10 janvier. Il est possible qu'il soit monté dans un train entre 22 h, le 10 janvier, et 13 h, le 11 janvier.

M. Milburn me fixe de ses yeux vitreux.

– Et s'il avait pas envie d'être retrouvé?

Incapable de réagir, je le suis du regard, tandis qu'il part vers la salle d'attente en traînant des pieds. Jusque-là, je ne me suis pas autorisée à envisager un tel scénario.

Je me sens soudain affreusement seule. J'espère que papa est en route. Ma mère se plaint toujours que les gens vivent au rythme de la campagne dans les Hautes Terres du Sud et qu'après dix années ici, mon père ne sera plus jamais à l'heure de sa vie. Je crois qu'elle cherche toutes les excuses possibles pour critiquer la ville et se justifier d'être partie, il y a trois ans.

Je sors mon portable pour l'appeler à son bureau.

– Reservoir Motel, me répond pratiquement tout de suite une voix de femme. Nous avons des chambres disponibles !

– Oh, euh...

Je suis déroutée. Je ne m'attendais pas à cet accueil. Depuis quand le motel a-t-il changé de nom ?

– David est là, s'il vous plaît ?

– Il vient de partir pour chercher sa fille à la gare.

Je jette un regard vers Railway Parade.

– C'est moi. Je suis sa fille.

– Oh, Chloé ! Il devrait arriver d'une minute à l'autre. C'est Luisa à l'appareil. Luisa de Souza.

– D'accord. Bonjour.

La mère de Rina ? Elle nous donnait des cours de modern jazz dans la salle paroissiale, les mardis après l'école. Luisa est la seule personne avec laquelle ma mère se soit liée d'amitié pendant les sept années où elle a vécu ici. Enfin, sans compter le sergent Briseur de Ménage que, franchement, je préfère oublier.

– David est en retard, parce qu'il a dû attendre le vitrier. On a eu du grabuge dans la nuit.

J'ai envie de lui demander pourquoi elle dit « on » et comment elle peut être au courant des allées et venues de mon père, mais je reste sur ses derniers mots.

– Du grabuge ? Papa va bien ?

Ma voix est faible et hésitante à côté de celle de Luisa. Elle parle sur un ton théâtral, auquel s'ajoute la musicalité de son accent portugais.

– Oh oui, répond-elle. On va très bien, tous les deux. C’était surtout choquant, mais personne n’a été blessé. Enfin, sauf *lui*, bien sûr. Mais il saignait déjà quand il est arrivé.

– Qui...

Je m’interromps quand la Holden Ute blanche de papa apparaît en haut de la colline.

– Il est là. Je dois y aller, Luisa.

– À tout de suite !

Elle raccroche avant que j’aie le temps de lui demander pourquoi elle me dit ça.

Le pick-up roule le long du trottoir jusqu’à l’impasse devant la gare et s’arrête en face du guichet vide. La porte côté conducteur s’ouvre et papa sort du véhicule. Il a le visage marqué par le climat côtier et une barbe argentée de quelques jours recouvre ses joues.

– Tu t’es coupé les cheveux.

– T’es en retard.

Papa grogne devant l’évidence. Il baisse la portière du hayon, étonné de voir mon unique valise.

– C’est tout ?

Comme d’hab.

Quand on partage sa vie entre deux maisons, on apprend vite à se contenter du strict nécessaire. Emballer ses affaires encore et encore revient à essayer de faire la paix avec ses mauvais souvenirs. Si on n’est pas hyper efficace, ils risquent de ressurgir plus tard.

Papa coince ma valise entre deux sacs de paille et se tourne vers moi, les bras ouverts. Il m'enlace un peu plus longtemps que d'ordinaire et me donne deux petites tapes sur le dos pour m'informer que le câlin est terminé. Mon père a un côté bourru, un esprit cassant et des manières rudes que les gens prennent souvent pour de l'hostilité. Et pourtant, je le trouve bien plus affectueux que ma mère, même si elle ne peut pas s'empêcher de toucher les gens.

– Bon, dis-je en montant dans le pick-up, après avoir jeté un dernier coup d'œil vers la salle d'attente de la gare. Tu m'expliques ce qui s'est passé au motel cette nuit ?

Il me lance un petit regard de travers.

– Tu as parlé à Luisa, toi ?

– Oui, ça aussi, il faut qu'on en discute. Pour l'instant, commence par me dire qui a cassé une fenêtre.

Mason Weaver.

Tout ce que je parviens à tirer de papa quand j'insiste un peu, c'est ce nom et un haussement d'épaules. Il ne me raconte pas ce que Mason a lancé dans le carreau, s'il savait ce qu'il faisait ou s'il était tellement torché qu'il confondait le haut et le bas. Je me retiens de lâcher un « je te l'avais dit » parce que papa ne le mérite pas. Depuis trois mois, il laisse vacante la chambre quinze pour

accueillir le grand frère d'Henry au cas où il aurait besoin d'un refuge.

– C'est quoi ce truc ?

Quand on arrive devant le motel, je suis sidérée de voir une monstrueuse fontaine en béton, dressée au milieu de la pelouse et entourée de quelques plantes dans des pots en plastique. Elle n'a pas l'air de fonctionner. Vu les dégâts occasionnés par la tempête, la gouttière effondrée et l'auvent en loques, qui a eu l'idée d'acheter une nouvelle décoration maintenant ? Je regarde papa pour qu'il m'explique, mais il a les yeux fixés de l'autre côté de l'allée. Une voiture de police est garée en biais sur deux places de parking.

Je me mets à espérer.

Henry ?

N'importe quoi ! Si Henry avait été retrouvé, c'est chez les Weaver que la police viendrait, pas ici. On n'a aucun lien de parenté, comme j'ai eu la méchanceté de le lui rappeler le soir de la tempête.

– Qui a appelé ce clown, bon sang ? lâche papa dans sa barbe.

Le sergent Doherty sort de son véhicule. Il porte une chemise bleu pâle amidonnée, un pantalon bleu marine et des bottes parfaitement lustrées. Il glisse un petit bloc-notes et un stylo dans sa poche et vient à notre rencontre.

– Il paraît qu'il y a eu des embrouilles ici, hier soir, déclare-t-il. Une vitre cassée, une bagarre dans l'allée. Personne n'a appelé la police.

– On n’allait pas vous faire perdre du temps pour ça, répond papa en essuyant une rayure sur la carrosserie.

– Et si tu me laissais en juger par moi-même ?

Doherty pose les mains sur sa ceinture, les coudes à angle droit. La posture typique du flic autoritaire. Pitoyable.

– Tu veux bien m’expliquer ce qui s’est passé ?

Papa range ses clés dans sa poche sans le regarder.

– Nan.

– Qui a cassé la fenêtre ?

– Moi.

Doherty lève les yeux vers le carreau tout neuf. Il n’a qu’un an de moins que mon père, mais physiquement, ils ne se ressemblent pas du tout. Papa est trapu et hirsute, alors que Doherty est grand et toujours rasé de près. Papa a la mâchoire carrée et le pas lourd, Doherty a les traits fins et l’agilité d’un renard. C’est peut-être ça qui a rendu le chef de la police des Shallows si attirant aux yeux de maman, mais ça aussi qui l’a poussée à mettre un terme à leur liaison après six mois seulement.

Doherty dévisage mon père, impassible.

– Vraiment ?

– Je changeais une ampoule et je suis tombé de l’escabeau.

– À une heure du matin ?

– Quand tu gères une entreprise, le travail ne s’arrête jamais.

La lampe dont parle mon père est couverte de toiles d’araignées et de rouille. Doherty ne comprend

manifestement pas pourquoi il essaie de couvrir Mason, et à vrai dire, moi non plus.

Luisa apparaît à la porte du bureau vêtue d'un jean et d'un chemisier aux motifs floraux. Son sourire radieux allège un peu la tension qui se dégage des deux hommes. Le téléphone dans une main, elle fait signe à mon père de venir, et agite frénétiquement son autre main pour me saluer.

Quand papa entre dans le bureau, je fais le tour du pick-up.

– Écoute, lance Doherty en me suivant.

Plus rapide que moi, il sort ma valise du hayon.

– Tu devrais lui toucher deux mots au sujet de Weaver. Il a été vu complètement bourré hier soir, il cherchait la bagarre au Criterion Hotel.

Il tourne la valise pour que je puisse la saisir par la poignée.

– Ton père ne rend service à personne en cachant les pulsions destructrices de ce même. Parle-lui, OK ?

– D'accord, Barry.

Conscient que je me trompe de prénom exprès, Doherty me transperce du regard un instant avant de secouer la tête. « Appelle-moi Ben », m'a-t-il proposé un jour, le bras sur la vitre de sa voiture de police, un sourire supérieur sur le visage. J'ai alors compris qu'il se passait quelque chose entre ma mère et lui, parce que jusque-là, il ne m'avait jamais calculée.

– Merci d’être passé, dis-je en me détournant vers le bureau.

Est-ce qu’on peut avoir des ennuis parce qu’on abrège une conversation avec un policier ? Je me rappelle comment je lui ai menti le matin de la disparition d’Henry. Ce mensonge-là me vaudrait des ennuis, c’est certain. Le genre d’ennuis que j’ai intérêt à éviter à mon père pour notre bien à tous les deux.

Les bottes en cuir de Doherty crissent sur les cailloux de l’allée. Quand il ouvre sa portière, des grésillements s’échappent de sa radio. Je joue un moment avec la fermeture éclair de ma valise, le temps qu’il s’éloigne, et je me dirige vers la chambre quinze. Je frappe à la porte.

Le rideau rayé à la fenêtre s’agite. Mason a tout regardé. Il m’ouvre et se plante dans l’entrée. Il a une tête de plus que moi, la peau bronzée couverte de taches de rousseur et les cheveux aplatis sur le côté où il a dormi. Ses pommettes hautes et son air boudeur m’évoquent les jeunes soldats sur les photos en noir et blanc que j’ai vues dans les albums d’oncle Bernie. Il a le même regard distant et lointain.

Sur ses gardes, il croise les bras. Les phalanges de ses deux mains sont violettes et gonflées. Une croûte de sang dépasse de son nez enflé. Il porte son tee-shirt gris à l’envers, mais je vois que le col est taché de rouge.

Tu as encore pété un câble, ai-je envie de commenter.

– Qu’est-ce qui est arrivé à tes mains ? dis-je à la place.

Mason décroise les bras et enfonce les mains dans ses poches.

– Je me les suis coincées sous un capot, au garage. Rien de grave.

Il sort de la chambre et ferme la porte derrière lui. Il s'accroupit à côté de la plante desséchée, penche le pot et glisse une clé dessous.

– Mason.

Il se redresse et traverse la cour en contournant un nid-de-poule sur le sol en béton.

– Mason !

Il ne jette même pas un regard vers la réception quand il passe devant. La tête penchée, il avance d'un bon pas. Ce n'est que lorsqu'il disparaît au bout de l'allée que ça me frappe. Ce qu'il a dit est complètement faux.

Bien sûr que c'est grave.

Mason vient de me mentir.

Et ce n'est pas la première fois.

2

MASON Quatorze semaines avant la tempête

Le regard rivé sur un trou dans le plan de travail, Mason enfouit ses poings serrés dans ses poches. Vautrée à l'autre bout de la cuisine, dans un coin que n'atteignait pas la lumière du soleil, sa mère observait, à travers la vitre du meuble de rangement, ses assiettes Wedgwood soutenues par des petits supports. Elle en avait des dizaines, toutes bleues avec un liseré de feuilles blanches pareilles à de la crème fouettée. Elle en avait hérité une partie de sa mère et avait complété sa collection tous les ans, avec au centre de chaque nouvelle pièce, un monument ou un membre de la famille royale. Quand il avait sept ans, Mason avait accidentellement ébréché celle de Lady Di et sa mère ne lui avait plus adressé la parole pendant une semaine.

– Ivy ? dit-il, une pointe d'irritation dans la voix.

Ce n'était pas lui qui avait décidé de l'appeler par son prénom. Elle se sentait prise au piège quand on l'appelait maman.

Elle détourna son attention du meuble pour le regarder, les yeux plissés, agacée qu'il la dérange. Une boucle de cheveux blond paille tombait sur le côté de son visage livide.

Bon sang, il détestait quand elle faisait ça ! Soûle, elle acceptait n'importe quoi, pour ensuite revenir sur tout, à la faveur de ses gueules de bois. C'était la même chose depuis qu'il était petit, quand ils n'étaient encore que tous les deux, qu'elle le serrait fort contre elle et murmurait à son oreille, désespérée et entourée d'un nuage de fumée : « On n'a besoin de personne. Tu ne me quitteras jamais. »

À l'époque, elle l'enveloppait de ses cajoleries, de ses suppliques et de ses promesses aussi vides que les bouteilles de whisky qu'elle accumulait au fond des placards de la cuisine. Et Mason ne lui disait jamais non, parce que c'était un petit garçon dont les espoirs n'avaient pas encore été anéantis par des années de déception. Elle cachait mieux son jeu en public au début, et ce n'était qu'en privé que tout s'effondrait. Elle buvait par périodes, et Mason ne savait jamais à quoi s'attendre. Il ne pouvait pas anticiper le point culminant qui annonçait la descente aux enfers.

L'année qu'il venait de vivre était l'une des pires. Elle n'essayait même pas de freiner sa consommation,

comme elle le faisait par le passé. Il n'aurait su dire si elle se noyait de nouveau dans l'alcool parce qu'elle avait perdu son emploi, ou si c'était l'inverse. Son humeur était maussade, ses crises plus fréquentes. Et en ville, elle prenait de moins en moins la peine de faire bonne figure. Les critiques et les jugements résonnaient de plus en plus fort.

– Arrête de me regarder comme ça, ordonna-t-elle. Tu m'entends, Mason ? Tu ne vas pas prendre un petit boulot. Tu dois rester ici.

– On en a parlé il y a deux jours.

Il tentait de se maîtriser, de ne surtout pas hausser le ton. Rien ne déclenchait la colère de sa mère autant que « le foutu manque de respect ».

– M. Macleod dit que dix-sept ans, c'est l'âge idéal pour devenir apprenti...

– Ah oui ?

Elle écrasa sa cigarette sur le bord de son assiette, plutôt que sur le cendrier que Mason venait de vider pour elle.

– Et je suppose que Stu Macleod propose de venir nettoyer et faire du bricolage ici, c'est ça ? À ta place ?

T'as qu'à te lever de ta chaise et le faire toi-même, songea-t-il.

– Je peux faire les deux. Ça va rien changer.

– Mon œil.

Elle tira une autre cigarette, retournant sur la table les magazines et catalogues, à la recherche de son briquet. Avec leurs couvertures rayonnantes et leurs couleurs vives, ils faisaient office d'arc-en-ciel partout dans leur maison-prison.

– Tu te prends pour un grand ? Tu penses que tu as quelque chose à prouver ?

– Ce n'est qu'un petit boulot. Les samedis et deux après-midi après les cours. Et on aura une voiture, ça va bien nous aider.

Il prononça ces derniers mots prudemment : c'est ce qui avait convaincu sa mère, le jeudi précédent, mais il ne pouvait pas le lui remémorer maintenant, s'il ne voulait pas qu'elle balance tout ce qu'elle avait devant elle et claque la porte. Elle n'aimait pas qu'on lui rappelle ce qu'elle avait dit ou fait sans qu'elle puisse s'en souvenir. Et ça ne valait pas la peine de subir une semaine complète de ses regards paranoïaques, comme si elle craignait qu'il la cambriole, l'abandonne ou l'assassine dans son sommeil. Comme s'il allait mettre le feu au trou à rats dans lequel ils vivaient.

L'idée lui avait traversé l'esprit, il ne pouvait le nier.

– Et pourquoi il te donne une voiture ? demanda sa mère, renonçant à trouver son briquet.

Elle se souleva de sa chaise et se dirigea vers la gazinière, sa robe de chambre pendant sur son corps osseux.

– Qu'est-ce qu'il veut en retour ?

Elle toisa son fils, son rictus plus cruel que jamais.

Mason tressaillit. Stu Macleod était un bon gars qui avait fait l'erreur de passer une nuit d'ivresse avec Ivy, cinq ans plus tôt. À présent, elle adorait répéter à la ronde que c'était un sale pervers simplement parce qu'il avait eu assez de jugeote pour s'enfuir avant qu'elle ne

l'empoisonne, lui aussi. La mère de Mason, c'était une maladie, un virus qui s'introduit pernicieusement et vous mine de l'intérieur, qui vous dépouille de tout le bon. Il avait fallu quatre ans à Wayne, le beau-père de Mason, pour en réchapper, une fois qu'elle avait vidé son compte en banque, sa réserve d'alcool et son envie de continuer à faire des efforts. Comment lui reprocher d'être parti à Sydney neuf ans plus tôt, sans même un regard en arrière ?

Mason le détestait tout de même.

– M. Macleod veut que je travaille en échange de la voiture. C'est le deal. Je bosse pour lui et comme ça, je paye la voiture.

– Donc tu vas travailler trois jours par semaine sans toucher de salaire ? C'est quoi l'intérêt, petit malin ?

La voiture, petite maline, pensa Mason. M'enfuir de ce taudis. Avoir un truc à moi que tu pourras pas détruire.

– Juste le temps de la rembourser, dit-il calmement. Après il me payera à l'heure.

C'était sûrement préférable comme ça. Macleod était un homme intelligent. Il se doutait qu'Ivy mettrait tout de suite la main sur l'argent que son fils gagnerait. De cette manière, Mason pourrait faire des économies. Il avait déjà du mal à payer les courses et les factures avec leurs allocations avant que sa mère ne gaspille tout. Et il ignorait si Wayne envoyait une pension alimentaire pour Henry.

Ivy lui avait tourné le dos et jouait avec les boutons de la gazinière. Une flamme jaillit avec un petit *plop*. Elle en

approcha dangereusement le visage pour allumer sa cigarette, coincée entre ses lèvres gercées. Comme ce serait facile de mettre la main autour de sa nuque frêle et de cogner sa tête contre le brûleur.

– On en reparlera plus tard, dit-il en s'éloignant.

Il avait laissé passer sa chance, c'était clair. Il aurait dû le lui demander une demi-heure plus tôt, avant qu'elle se sente migraineuse et nauséuse. Cette heure bénie après son réveil et sa douche et avant le retour de sa méchanceté viscérale. C'est à ce moment-là qu'il aurait dû lui rappeler l'offre de Macleod, avant de quitter la maison tranquille. Si seulement une fois dans sa vie, elle pouvait lui accorder quelque chose sans l'obliger à ramper comme un chien.

– Je dois y aller.

– Je sors aujourd'hui, répliqua-t-elle. Reviens à l'heure du déjeuner pour donner à manger à ton frère.

Mason s'arrêta devant l'entrée.

– Il a treize ans, il peut se préparer tout seul à manger.

– Sois là.

La colère envahit Mason. Plus il tentait de la contenir, plus elle irradiait dans tout son corps.

– *Pourquoi ?* demanda-t-il. Pourquoi tu le fais pas, toi ? Pourquoi ça doit toujours être moi ?

Ivy revint s'asseoir et tira sur sa cigarette, les yeux plissés.

– Tu sais bien pourquoi, répondit-elle en soufflant dans sa direction. Tu me le dois.

Ce n'était pas une dette, mais un puits sans fond. Plus il essayait de le remplir, plus il se creusait.

Mason n'insista pas. Cette discussion n'irait nulle part et il n'avait aucune envie de l'avoir maintenant. Tom l'attendait en ville avec un vieux smartphone, que son grand-père n'utilisait plus, avait-il promis. Il pourrait s'offrir une carte SIM prépayée s'il économisait un peu sur l'argent des courses.

Avec un téléphone et une voiture, il aurait déjà plus de liberté. Et quand il commencerait à recevoir un salaire, il aurait en plus de l'argent. Il pourrait faire des projets. Il trouverait un moyen de s'échapper.

Sauf que...

Il y avait Henry. Qu'allait-il bien pouvoir faire d'Henry ?

Mason classa cette question dans la case des sujets trop compliqués pour le moment et avança vers la porte.

– Attends une seconde, l'arrêta sa mère. Et ça ?

Il regarda par-dessus son épaule. Elle lui montrait une pile de linge sale entassée à côté de la machine à laver.

– Je le ferai plus tard.

– Il va pleuvoir, plus tard. Fais-le maintenant pour étendre les vêtements ce matin.

Il fit volte-face et grommela tout bas :

– Fais-le toi-même.

– Pardon ?

La mâchoire serrée, Mason se força à garder le silence. Quand elle avait la gueule de bois, il valait mieux ne pas la provoquer.

– Qu'est-ce que tu viens de me dire, là ?

Sans faire attention à elle, Mason agrippa la poignée. À cet instant, un filet d'air souffla à côté de son oreille.

Une explosion à cinquante centimètres de lui. Il sursauta et se ratatina pour éviter les éclats. Au départ, il pensa qu'une applique avait sauté. Mais il comprit ce qui venait de se passer quand il retira de ses cheveux des éclats de verre vert.

Il se tourna, sidéré. Sa mère était debout, penchée sur la table de la cuisine. Elle tenait encore sa cigarette entre l'index et le majeur et une volute de fumée montait au plafond telle une fleur empoisonnée.

Mason déglutit, incapable de prononcer un mot.

Ce cendrier aurait pu me toucher !

La lueur glaciale dans les yeux de sa mère lui répondait « je sais ».

Quand il posa la main sur la poignée de la porte, il sentit qu'il tremblait de tout son corps. Ivy avait l'habitude de balancer toutes sortes d'objets dans la maison, ce n'était pas nouveau, mais jamais elle ne l'avait visé, lui, ou Henry. Jusque-là, quand elle était vraiment mal, elle se contentait de les insulter ou de les secouer. Son état se dégradait.

Mason se débattit avec la serrure, s'efforçant d'ignorer le crissement du verre sous ses semelles. Avant d'ouvrir, il inspira profondément pour se ressaisir.

Il trouva Chloé Baxter sur le seuil, prête à frapper à la porte.

Elle portait une de ses robes fleuries que Raf avait l'air de tant aimer, et ses cheveux tressés façon gentille fille de la campagne contrastaient complètement avec son caractère borné. Elle jeta un regard rapide au plancher que Mason devrait balayer plus tard. Il sortit sur la véranda et referma derrière lui pour qu'elle arrête de regarder à l'intérieur.

Dans sa main droite, Chloé tenait un seau avec des crochets et des hameçons. Elle avait posé son vélo sur les marches du perron et un petit filet de pêche ressortait du panier sur le devant.

– Il n'est pas ici, grommela Mason.

Il détesta le son de sa voix. Cassée, faible.

– Tout va bien ?

Il se racla la gorge.

– Henry n'est pas ici, répéta-t-il.

Chloé fronça les sourcils, choquée par son ton. Ils avaient grandi ensemble, mais ils ne se voyaient plus vraiment depuis qu'elle était partie vivre à Sydney quelques années plus tôt et ne revenait que pendant les vacances. Mason savait bien qu'il n'y avait pas que ça. Plus elle s'était rapprochée d'Henry, plus elle s'était éloignée de lui. Il se demandait ce que son frère avait pu dire pour creuser ce fossé. Elle avait l'air de penser que Mason devait se montrer plus à la hauteur de son rôle de grand frère, mais elle n'avait aucune idée de ce qu'il vivait chez lui.

– Tu sais où il est ?

– Non. Je ne suis pas sa nounou.

Et pourtant, c'était exactement ce qu'il était, songea-t-il soudain. Un piège étouffant qui le prenait à la gorge. Plus il cherchait à s'en libérer, plus l'étau se refermait sur lui. Il serra la mâchoire, accablé par le doute.

Qu'arriverait-il à Henry s'il partait et le laissait seul avec leur mère ?

– Est-ce qu'Henry...

– Écoute, Chloé, gronda Mason, impatient d'en finir avec cette discussion. Va le chercher. Si quelqu'un peut le trouver, c'est bien toi.

3

CHLOÉ Maintenant

Quand on était enfants, quelques années après mon emménagement aux Shallows et l'achat du motel, notre groupe de copains a inventé un jeu, l'Imposteur, où on perfectionnait l'art du mensonge. On écrivait des mots idiots sur un bout de papier qu'on jetait dans un chapeau. Ensuite, à tour de rôle, on en piochait un et on avait une minute maximum pour réfléchir à une blague ou à une histoire inspirée par le mot, sans que les autres le trouvent.

Finalement, on était tous des imposteurs, avec nos bobards rusés pour brouiller les pistes et tromper les autres. Le vainqueur était celui qui parvenait à mentir à ses amis de la façon la plus convaincante sans que personne s'en aperçoive. J'étais assez douée pour repérer l'entourloupe, les signes qui trahissaient : une minuscule inflexion de la voix, un mouvement des sourcils. Je connaissais par

cœur les tics et les manies de mes amis au point de percevoir le moment exact où le mensonge les faisait dérailler.

Le seul que je n'arrivais pas à percer à jour, c'était Mason. Il était insondable, comme s'il s'entraînait autant à mentir qu'à dire la vérité.

Ses yeux ne bougeaient pas dans tous les sens, comme ceux de Sabeen, ses narines ne s'écartaient pas comme celles de Raf. Il n'avait pas de clignements de paupières incontrôlables comme Tom et ne touchait pas son visage et ses cheveux constamment comme Rina. C'est le matin de la disparition d'Henry, il y a trois mois, que je l'ai vu pour la première fois clairement mentir. Sur le moment, je ne l'ai pas compris, surtout dans la panique ambiante, mais j'avais quand même senti que quelque chose n'était pas normal.

Réunis sur la véranda des Weaver, on attendait fébrilement des nouvelles et des instructions, tandis que le sergent Doherty interrogeait Mason et sa mère à l'intérieur. Ensuite, ça a été notre tour et Doherty est retourné au poste pour organiser une battue. Quand Mason et Ivy sont venus nous rejoindre dehors, nous nous sommes jetés sur eux, avec les mêmes questions que le sergent venait sûrement de leur poser : quand est-ce qu'ils avaient vu Henry pour la dernière fois ? À quelle heure est-ce qu'ils étaient allés se coucher ? Avaient-ils entendu Henry se relever une fois tout le monde au lit ?

Selon sa mère et son frère, Henry se trouvait dans sa chambre quand Mason est parti se coucher à dix heures,

laissant Ivy somnoler sur le canapé devant la télé. Ils avaient la même version des faits, à la minute près, mais la tension qui passait entre eux m'a mise mal à l'aise. Elle était chargée de non-dits.

C'est peut-être parce que je ne comprenais rien à la disparition d'Henry, ou parce que je me sentais coupable d'avoir dit des choses qui auraient pu l'inciter à partir, que je n'ai rien vu sur le moment et qu'il m'a fallu tellement de temps pour que ça me revienne. Et pourtant c'était évident.

Même s'il parle vite et répond facilement, Mason ne peut pas tout contrôler.

Comme les réactions physiologiques.

Et c'est pareil maintenant qu'il vient de me mentir sur ses mains blessées : ses oreilles sont aussi rouges que les taches de sang sur son tee-shirt.

En déballant mes affaires, je retourne tout ça dans ma tête, tandis que dans le bureau, Luisa explique à mon père un système compliqué de réservations en ligne. Apparemment, c'est la nouvelle responsable administrative du motel et c'est elle qui est à l'origine du changement de nom et de la nouvelle fontaine. J'ignore pourquoi, mais ça me gêne, même avant d'essayer de comprendre ce que Luisa faisait ici à une heure du matin quand Mason a cassé la vitre.

Mon téléphone vibre ; j'ai un message de Sabeen.

T'es arrivée ?

Je lui réponds en jetant un regard vers la maison voisine, celle des Nolan, plus haut, sur la colline. Un champ d'herbe verte et un fourré d'acacias séparent leur propriété de notre motel. Elle est quand même assez proche pour que Sabeen et moi ayons passé toute notre enfance l'une chez l'autre. Et elle est assez proche pour que parfois, tard la nuit, j'aperçoive la silhouette de Raf, son grand frère, par la fenêtre éclairée de sa chambre.

Je travaille ce soir, continue Sabeen. Viens manger une pizza.

J'hésite à dire non. Malgré mon envie de voir ma meilleure amie et ses parents, je suis gênée de revoir Raf. Au cours des trois derniers mois, on ne s'est pas beaucoup écrit, et seulement pour parler de retrouver Henry. On n'a jamais abordé cette nuit de janvier ni ce qu'on a dit au sergent Doherty le lendemain matin. C'est comme si ce qui s'était passé dans la cabane des bois avait été recouvert et oublié.

Mais vu que je ne trouve aucune excuse valable pour refuser, je lui envoie un sourire et je lui dis que je viendrai vers six heures et demie. Elle ne me cuisinera que si je lui fais faux bond et en général je ne résiste pas longtemps aux interrogatoires de Sabeen. Dès que je vois son visage, je lui avoue tout et la supplie de me pardonner. C'est incroyable que j'aie tenu autant de mois sans lui raconter ce que je faisais la nuit de la tempête !

Je reste dans ma chambre jusqu'au moment de sortir. Il fait encore jour, alors je décide d'y aller à pied, sans déranger mon père. Les fenêtres condamnées et les voitures abîmées par la grêle témoignent encore de la tempête. Ainsi que les tas de troncs d'arbres centenaires qu'on a dû abattre. Un phénomène météorologique extrême lié au changement de climat, avaient dit les spécialistes. Comme si les Shallows n'avaient pas déjà assez souffert de la sécheresse et des feux de forêt au cours des deux dernières années. Mais lorsque j'aperçois les ampoules colorées sur la façade de la pizzeria, je me dis que ça aurait pu être bien pire. L'entreprise familiale des Nolan a survécu à la tempête. Ces lumières scintillantes sont là pour nous rappeler que le cœur de la ville bat encore.

En passant à côté de l'antiquaire des Shallows, je contemple la vitrine. La boutique déborde de vieux fauteuils et de lampes. C'est un dédale d'étagères croulant sous le poids des livres jaunis et de la vaisselle ternie. Enfants, on y entrait pour se cacher sous les tables, feuilleter des BD et jouer avec des automates dans les allées. Le grand-père de Tom, qu'on appelait tous affectueusement oncle Bernie, nous réquisitionnait pour astiquer l'argenterie et ensuite il nous récompensait en nous offrant un milkshake dans la boulangerie d'en face.

Je pousse la porte, déclenchant le petit carillon. Je sais que je trouverai Tom affairé à l'intérieur. Il m'a dit qu'il serait de retour pour les vacances de Pâques. En effet, aussitôt, un grand bonhomme mince apparaît derrière un

meuble de rangement. Tom remonte ses lunettes sur son nez et plisse les yeux.

– Waouh ! J’ai failli ne pas te reconnaître. Je pensais que tu étais une cliente.

Je jette un regard autour de moi. Les clients, c’est tout ce qui manque à ce magasin.

– Comment tu vas depuis le temps ?

C’est là qu’on s’est rencontrés, Tom et moi, quand j’avais six ans. Ma mère cherchait des tables de chevet. J’étais allée au fond de la boutique où étaient rangés les jouets d’occasion et les livres pour enfants. Tom lisait *Harry Potter* dans un fauteuil à bascule. Avec ses deux ans de plus que moi et sa tignasse brune et bouclée, il semblait particulièrement attentif. Pendant qu’il me décrivait le fonctionnement de Poudlard, j’ai conclu que c’était le garçon le plus intelligent que j’aie jamais connu.

Il referme le meuble et se précipite vers moi en s’essuyant les mains sur sa chemise à carreaux.

– La semaine dernière, tu avais encore des cheveux...

– D’accord. Et maintenant, tu me dis que tu adores ma nouvelle coupe, s’il te plaît.

– Elle te va super bien, m’assure-t-il en m’enlaçant.

Comme la semaine précédente, je le serre contre moi, toujours aussi étonnée par sa maigreur.

– Il va falloir que tu laisses Sally et Liv te nourrir correctement pendant que t’es ici, dis-je. Tu fonds à vue d’œil depuis que tu habites sur le campus.

J'ai l'impression que tous les étudiants vivent de sachets de soupe déshydratée et de nouilles instantanées. Tom vient de commencer ses études d'économie à l'université, et Canberra est trop loin pour qu'on lui rende visite et qu'on s'assure qu'il prend soin de lui. La semaine dernière, à Sydney, quand on est allés manger des burgers, il n'a pratiquement pas touché au sien.

– C'est mon reflux, explique-t-il en se frottant la poitrine. Je ne suis pas bien si j'avale de grandes quantités en une fois.

– Tu m'as promis d'aller voir un médecin.

– Je vais le faire, *maman*, plaisante-t-il. La fac, c'est finalement un peu plus stressant que je l'imaginai.

Normal que Tom se mette la pression, il est boursier. Présence et bons résultats sont obligatoires pour lui, mais avant tout, il n'a pas envie de décevoir ses grands-parents, ils ont tellement fait pour lui. Leur fils, qui est donc le père de Tom, est en prison pour fraude. Sa mère, quant à elle, est partie vivre et travailler dans une station balnéaire au nord, dans le Queensland. Bernie et Rose Lawson élèvent Tom depuis ses onze ans.

– Tu viens avec moi manger une pizza ?

– J'allais justement fermer, répond-il en cherchant ses clés dans la poche de son short.

Alors qu'il tourne la pancarte « Ouvert » sur la porte, je jette un dernier coup d'œil au magasin. Je ne sais pas si c'est à cause de la lumière faiblissante ou de la fine couche de poussière qui recouvre toutes les surfaces, mais

la caverne d'Ali Baba de mon enfance m'évoque désormais un entrepôt de vieilleries mal entretenues.

– Tu es arrivé quand ?

On longe la rue et dépasse le supermarché. Un type en polo vert rapporte des cageots de haricots à l'intérieur, alors qu'il est dix-huit heures trente à peine. Avant, tout était ouvert jusqu'à vingt et une heures.

– J'ai pris le train hier.

– Et ton permis ? Tu parlais que de ça l'année dernière.

– Ne commence pas, toi aussi, rétorque-t-il, les lumières scintillantes de la pizzeria se reflétant dans ses lunettes. Raf m'a déjà pris la tête avec ça.

D'un signe du menton, il m'indique un pick-up gris argenté qui arrive vers nous sur Railway Parade. Sur le toit du véhicule, clignote un néon en forme de pizza avec à l'intérieur les mots «Vite une pizza !»

– Quand on parle du loup...

Machinalement, je me touche la nuque, soudain inquiète pour ma nouvelle coupe. Déjà un peu rouges à cause de la balade, mes joues s'embrasent carrément.

– Viens, dis-je en tirant Tom par le bras. On va essayer de trouver une table.

Il me montre le parking vide, les rideaux baissés de tous les magasins voisins. Seules quelques personnes fument des cigarettes devant le Criterion Hotel.

– Je crois que ça va pas poser de problème.

Tom écarte les lanières de plastique qui pendent à la porte d'entrée pour me laisser passer. Avec son bar qui

occupe toute la longueur d'un mur, et sa rangée de box en bois, le restaurant a le charme vintage de l'ancien. Sally et Liv Nolan ont meublé l'intérieur pour lui donner le cachet des années 1980, avec le menu écrit à la craie sur un tableau noir éclairé par des projecteurs. Chaque table a sa nappe à carreaux rouges et blancs et des guirlandes d'ail décorent les murs en bois, à côté de bouteilles de vin dans leurs paniers d'osier. Réputé pour son cadre original et ses excellentes pizzas, les vendredis soirs, en temps normal, cet endroit est pris d'assaut.

Pourtant, maintenant, la salle est déserte. Seule au fond du restaurant, Sabeen plie des boîtes à pizzas en carton.

– Hello ! s'exclame-t-elle en glissant sur la banquette pour s'extraire de sa table et se jeter sur nous, sa queue de cheval se balançant derrière elle. La bande est de retour !

Sous son tablier, un tee-shirt blanc moulant contraste avec sa peau mate et une belle giclée de sauce tomate est étalée sur son épaule.

– Elle est heureuse de nous voir, je pense, dis-je à Tom, et elle nous gratifie de son plus beau sourire.

– Vous m'avez tellement manqué !

Elle nous enlace tous les deux.

– J'espère que vous avez faim !

Tom esquisse un petit sourire et je hoche la tête, même si j'ai déjà un peu perdu mon appétit. Des freins crissent dehors : Raf vient de se garer, il ne va pas tarder à entrer. Une image traverse mon esprit avant que je ne puisse la

bloquer : Raf appuyé sur la porte de la cabane en bois, ses cheveux dégoulinant de pluie.

Les battements de mon cœur s'accélérent. J'essaie de penser à autre chose.

– Attends que je regarde, lance Sabeen en me prenant par les épaules.

Elle me tourne lentement pour contempler mes cheveux.

– Ça paraît plus court que sur les photos. J'étais pas trop sûre au début, mais je peux m'y faire.

– Sacré compliment, se moque Tom en m'adressant un petit clin d'œil.

Typique de Sabeen. Toujours directe, elle n'y va pas par quatre chemins. Le jour de notre rencontre, alors que le camion de déménagement reculait lentement dans l'allée devant le motel, elle a descendu la colline, grande et mince, les cheveux longs jusqu'aux fesses.

– Je suis Sabeen Nolan, a-t-elle annoncé aux déménageurs, à mes parents et à moi. J'ai deux mamans, un frère qui s'appelle Rafi et mon père est né au Pakistan. Il a donné à maman et mimi un cadeau très spécial pour qu'elles puissent m'avoir.

Je n'avais rien compris à l'époque, mais même à six ans, elle semblait si sûre d'elle que j'ai tout de suite su que je pouvais lui faire confiance.

Elle nous installe à côté de la vitrine et part terminer de préparer du pain à l'ail. Aujourd'hui, il n'y a que Liv dans les cuisines et un délicieux parfum de pepperoni et d'ail s'en échappe pour embaumer le restaurant.

Dès qu'on est assis, j'entends le cliquetis d'un trousseau de clés et quand je lève les yeux, Raf entre dans la salle. Il porte un jean et un tee-shirt noirs et ses cheveux ondulés sont plus longs que la dernière fois que je l'ai vu. Ils lui tombent désormais sur l'arête du nez.

Il tend un sac isotherme vide à sa sœur.

– Remplis-moi ça, femme.

– Fais-le toi-même, mec, rétorque-t-elle, autoritaire.

– Eh ! retentit une voix derrière le comptoir. Arrêtez un peu, tous les deux !

Liv sort de la réserve, un bocal d'olives dans les mains.

– Restez pro.

– Pfff. Il n'y a personne, rétorque Raf qui ne nous a pas vus.

Tom se lève.

– Hum hummm...

– Tommy ! s'écrie Raf, un immense sourire aux lèvres.

Comment tu vas, mon gars ?

Ils se tapent dans la main et se font une accolade, ce qui me donne le temps d'observer Raf, l'air de rien. Sourcils ébouriffés, cils épais, yeux noisette, ongles rongés. Je le regarde à peine, mais je connais tout ça par cœur.

– Chloé, darling ! lance Liv, joyeuse.

Son accent british n'a pas bougé, même si elle vit déjà depuis quinze ans en Australie.

Elle pose le bocal et contourne le bar pour venir vers nous.

– Je ne savais pas que tu étais arrivée. J’adore ta nouvelle coupe. Elle te va à ravir !

Je croise le regard de Raf alors que je me lève maladroitement de la banquette, mais sa mère se place entre nous. Liv est la plus âgée des deux mères de Sabeen et Raf et ils l’appellent mimi parce qu’elle est toute petite. Avec ses cheveux blancs coupés court et son rire tonitruant, elle est toujours vêtue d’une tenue de sport comme si elle partait faire son jogging. D’un geste affectueux, mais rapide, elle m’entoure le visage de ses deux mains avant de se tourner vers son fils.

– Vous êtes tous les deux en noir, commente-t-elle. Qui se ressemble...

Raf tire sur ton tee-shirt. Trop mignon. Il est parfois un peu complexé, mais j’adore comme il remplit ses vêtements. Bien que plus âgé que Sabeen de dix-huit mois, il est légèrement plus petit et a hérité du teint olive et de la carrure robuste de son père biologique. Amir vit à Londres, mais j’ai vu des photos.

– Hello, dis-je tout bas en évitant de le regarder dans les yeux.

Il me décoche un sourire poli, comme si on était deux étrangers sous un abribus.

– Salut, répond-il à ses pieds.

– Restez pas debout ! ordonne Liv en nous ramenant vers notre table. Je vous apporte à manger. Raf, mon chéri, la prochaine commande est presque prête.

– Le devoir m’appelle, on se voit plus tard.

Il nous tend son sac isotherme en guise de preuve. J'ai soudain envie de lui saisir la main pour aller lui parler dehors, seulement il est déjà retourné vers le comptoir et se dispute avec Sabeen pour savoir si le pain à l'ail qu'elle est en train d'emballer fait partie de la prochaine livraison.

– Où est Sally ?

– Elle a pris sa soirée, me répond Liv, tandis que Sabeen revient avec le pain et s'assied à côté de nous. C'est calme en ce moment.

Elle sent que je m'inquiète et ajoute :

– Ça va revenir. Dès que Cutler Bend sera rouvert et que les magasins endommagés seront réparés. C'est juste un peu plus long qu'on l'espérait.

Tom se penche, appuyé sur les coudes.

– Grand-père dit que les reportages sur les dégâts de la tempête ont fait beaucoup de tort à la ville. Les promeneurs et les touristes lui préfèrent des endroits comme Berrima et Bundanoon. Il pense que les effets de cette nuit se feront sentir pendant des mois.

Le visage d'Henry s'affiche dans mon esprit. Tom a raison.

Bientôt, Raf revient pour prendre une nouvelle commande. Ça me blesse qu'il ne tourne même pas la tête vers notre table en ressortant.

– Je vais vous chercher des pizzas, propose Liv en se dirigeant vers les cuisines. Une Mexicaine et une Sally Spéciale ?

– Parfait, mimi, répond Sabeen, distraite, les yeux rivés sur la vitrine.

Un break Subaru stationne devant le restaurant au moment où Raf repart. Un modèle du début des années 2000, bleu foncé avec des pare-chocs argentés et, sur le toit, une galerie noire. Je le reconnais tout de suite.

Tom se crispe.

– Je savais pas que tu les avais invités.

Sabeen fronce légèrement les sourcils.

– Ben si, pourquoi ?

Pour Sabeen, on fait toujours partie du même groupe soudé de copains. Mais en vérité, même avant la disparition d’Henry, les premières fissures sont apparues. L’incident au réservoir juste avant Noël nous a divisés et Sabeen refuse de reconnaître que la dynamique entre nous ait pu changer. Elle nous voit comme une grande famille et nous maintiendrait tous liés à jamais si elle le pouvait.

Une fois le moteur coupé, des éclats de voix nous parviennent. Des bouts de phrases teintés de colère.

– ... ça suffit...

– ... je déteste...

– ... pas juste !

Une main sur le volant, Mason lève la tête vers le plafond de la voiture. Sur le siège passager, Rina fait de grands gestes avec les mains.

– Voilà pourquoi, répond Tom à Sabeen, en se détournant de la vitrine.

Il se frotte la poitrine, l'air peiné. Il déteste les conflits et a toujours joué pour nous le conciliateur que tout le monde écoute. C'est vers lui qu'on se tourne en cas de malentendu ou pour arbitrer un jeu, parce qu'il est impartial et a un sens aigu de la justice. Mais quand ça chauffe un peu trop, il est le premier à déguerpir.

– C'est quoi le sujet de la dispute, à votre avis ?

J'hésite à leur dire que Mason a cassé une fenêtre au motel et qu'il m'a menti pour ses mains. Sabeen pourrait s'agacer, elle n'aime pas que je dise du mal de Mason, et Tom ne semble déjà pas très à l'aise. Je décide de laisser ça pour plus tard.

Rina ouvre la voiture et les voix deviennent plus fortes. Même Tom est de nouveau tenté de regarder dehors quand elle se met à jurer. Elle claque la portière et remonte la route.

– Oh non, murmure Sabeen.

Elle se mord la lèvre inférieure et gigote à côté de moi comme si elle voulait sortir pour s'assurer que Rina va bien. Mason reste dans la voiture, la tête baissée, et je sens que maintenant c'est pour lui que Sabeen s'inquiète. Elle ne sait pas qui aider, l'indécision la cloue sur place, comme une maman qui veut que ses enfants s'entendent bien.

Le moteur gronde, la Subaru fait marche arrière et repart d'où elle est venue.

– Ils font toujours ça, commente Sabeen, un sourire gêné aux lèvres. Tout sera arrangé demain matin.

Tom prend un air sceptique, mais je n'arrive pas vraiment à lire l'expression sur son visage. Mason est son meilleur ami, il doit en savoir plus que nous.

Liv revient alors avec deux pizzas fumantes. Elle réussit à manger deux parts avec nous avant que le téléphone la rappelle en cuisine pour de nouvelles commandes. Raf fait encore quelques allers-retours et finit par manger son dîner lui aussi. Il ne s'assied pas avec nous, mais se perche sur un tabouret de bar pour pouvoir aider sa mère à ranger entre deux bouchées.

– Eh, Votre Altesse ! lance-t-il en direction de sa sœur. Tu vas te mettre à bosser un peu, toi aussi ?

Il soulève un sac-poubelle et lui en montre un deuxième pour qu'elle le sorte. Ils échangent un regard dont j'ignore le sens. Sabeen pose les yeux sur moi, mais les détourne aussitôt. Raf lui murmure quelques mots pressants alors qu'ils se dirigent vers la porte de derrière.

– Je ferais mieux de rentrer, dis-je à Tom. Il fait presque nuit, papa va s'inquiéter.

Il me prend dans ses bras et je remercie Liv pour le dîner.

– Je vais dire au revoir à Raf et Sabeen.

Je veille à ce que la moustiquaire ne claque pas derrière moi, et marche d'un pas léger sur les pavés de la cour, cachée dans les longues ombres que projette le soleil presque couché. Raf et Sabeen sont de l'autre côté de la palissade, j'entends clairement leurs voix et par un petit trou dans une planche, je les aperçois à côté de deux bennes rouillées.

– Je te connais, tu vas être tentée de tout lui déballer.

– Je ne lui ai rien dit, proteste Sabeen, furieuse. Mais tu ne crois pas qu'on devrait lui raconter ce qu'on a trouvé ?

Raf jette un sac dans la benne avant de retirer une mèche de cheveux de ses yeux.

– On en a déjà parlé.

– C'est juste...

– On était d'accord, Sabeen, insiste-t-il presque menaçant.

Il balance les deux autres sacs avec plus de force cette fois-ci.

– Il vaut mieux se taire.

Sabeen laisse échapper un soupir, les bras pendants.

– Je sais... mais Henry...

Raf se tourne brusquement et repart vers le restaurant. Je me cache derrière une poubelle sur roues et me tapis dans l'ombre, dos à la clôture, tête baissée, alors qu'ils passent à côté de moi. Sabeen inspire profondément, prête à ajouter quelque chose.

– Je suis sérieux, l'interrompt Raf. Il vaut mieux ne rien dire à Chloé.